

Une confusion sur le syllogisme aristotélicien chez Jonathan Barnes

PIERRE-LUC SIMARD, *Université Laval*

RÉSUMÉ : Dans son célèbre article « Aristotle's Theory of Demonstration », Jonathan Barnes soutient, à l'encontre d'une longue tradition interprétative, que la méthode de recherche qu'emploie Aristote dans ses traités naturels, comme la *Physique*, ne respecte en rien la méthode scientifique (démonstrative) que décrivent les *Seconds Analytiques*. Pour l'établir, Barnes montre que les raisonnements d'Aristote dans ces traités échouent à respecter la rigueur formelle du syllogisme, condition nécessaire de la démonstration. Cet article veut toutefois manifester que l'argument de Barnes falsifie la pensée d'Aristote, en lui prêtant une conception de la nature du syllogisme qui ne fut pas la sienne : la forme syllogistique résiderait essentiellement en une *façon de présenter visuellement*, à l'écrit, des *mots*. Barnes confond ainsi le syllogisme, qui existe dans la raison, avec la représentation sensible de celui-ci. Or bien distinguer le syllogisme de sa représentation est nécessaire pour reconnaître la présence de syllogismes dans la pensée d'Aristote, et donc aussi potentiellement de démonstrations.

Introduction

La méthode d'Aristote dans ses traités soulève, depuis plusieurs décennies, de nombreuses questions dans la littérature secondaire. Les érudits d'aujourd'hui, en particulier, remettent en doute l'interprétation traditionnelle - qu'il s'agisse des commentateurs grecs, comme Alexandre d'Aphrodise et Simplicius, ou des commentateurs latins, comme Albert le Grand et Thomas d'Aquin - conciliant la doctrine de l'*Organon*, la logique d'Aristote, avec la méthode effective de ses traités philosophiques. Jonathan Barnes,

dans son célèbre article « Aristotle's Theory of Demonstration¹ », rejette catégoriquement l'influence des *Seconds Analytiques* sur les recherches d'Aristote. S'opposant donc à une longue tradition interprétative, Barnes prétend montrer que les traités naturels d'Aristote, comme la *Physique*, ne se servent pas de la méthode scientifique que décrivent les *Seconds Analytiques*. Autrement dit, il affirme qu'aucun argument dans ces traités ne répond aux critères de la connaissance scientifique proprement dite, de la démonstration.

Barnes fait reposer sa position en grande partie sur un argument, à savoir : les raisonnements d'Aristote dans ses écrits *ne sont pas formalisés*, comme le devrait pourtant être un syllogisme, suivant par exemple la structure « A appartient à tout B ; or B appartient à tout C ; donc A appartient à tout C ». Cela suffit, selon lui, à refuser aux arguments de la *Physique* le titre de démonstration. Ces arguments s'apparenteraient alors davantage à des ébauches confuses, à des raisonnements peu rigoureux. Voilà donc, sommairement, l'argument principal de Barnes contre le respect de la théorie des *Seconds Analytiques* dans les traités naturels d'Aristote.

Cette thèse de Barnes occupe l'esprit de presque tous les commentateurs de la *Physique* aujourd'hui. Il n'est plus possible de nos jours de commenter ou d'interpréter la *Physique*, prétend-t-on, sans tenir compte de l'article de Barnes. Cependant, à ce qu'il semble, bien peu soupçonnent le problème fondamental caché derrière sa thèse, ce que mon article cherchera à montrer. Inspiré par la logique symbolique, Barnes pense que le respect de la « forme » syllogistique dépend de la façon de présenter visuellement, à l'écrit, un raisonnement. Toutefois, c'est là confondre le syllogisme au sens strict, qui est une œuvre rationnelle pour Aristote, et sa représentation sensible : les imperfections de celle-ci n'affectent pas nécessairement le syllogisme au sens strict.

Certes, pareille démarche ne prouvera pas la présence effective de démonstrations dans la *Physique* - une tâche réellement difficile, il faut l'avouer. Elle établira seulement que l'argument de Barnes est trompeur, qu'il n'y a donc pas de raison forte, pour l'instant, d'accuser aussi rapidement Aristote d'incohérence, entre ses *Seconds Analytiques* et sa *Physique*.

D'abord, je présenterai les diverses formulations que fournit Barnes de son argument et en expliquerai le sens. Ensuite, je critiquerai l'argumentation de Barnes. Pour ce faire, je montrerai, en me basant sur quelques-uns de ses textes, qu'Aristote concevait le syllogisme, au sens strict, comme une œuvre rationnelle (qui existe dans la raison, la pensée) et le distinguait nettement de sa représentation sensible à l'écrit, aussi bien que du discours oral qui l'énonce. L'argument de Barnes, qui regarde à tort cette représentation sensible comme étant le syllogisme lui-même, sera alors montré inadéquat.

1. L'argument de Barnes

Barnes expose, au début de son article, le problème qu'il s'agira de résoudre : « This, then, is the Problem : on the one hand a highly formalized theory of scientific methodology ; on the other, a practice quite innocent of formalization and exhibiting rich and variegated methodological pretensions of its own : how are the two to be reconciled ?² » Barnes s'attaque ensuite à trois thèses, trois façons possibles, défendues dans la littérature secondaire contemporaine, de répondre à ce problème. Ses réfutations des deux premières reposent entièrement sur le même argument, celui évoqué en introduction, qui se base sur la notion de « syllogisme » ou de « forme syllogistique³ ». Je ne traiterai pas de la troisième thèse, qui porte sur d'autres considérations et nous ferait donc sortir du cadre de notre article.

D'après la première thèse, il y aurait ici et là dans la *Physique* certaines démonstrations, mais, pour les reconnaître, il faudrait les reformuler, les écrire autrement (d'une façon telle que la forme syllogistique, par exemple celle du Barbara, soit respectée). D'après la seconde thèse, il y aurait des démonstrations dans la *Physique* pour autant que le terme « démonstration » se prenne en un sens moins rigoureux, plus lâche. Il s'agira alors pour Barnes de montrer que ces deux thèses contredisent la notion de « syllogisme » et prouvent par là leur incapacité à apporter une vraie solution au problème.

Pour éviter toute injustice à l'égard de Barnes, regardons en détails son argument. Il l'énonce d'abord comme suit :

[I]n the whole of the Aristotelian corpus there is not, as far as I am aware, a single example of a demonstration. The

Posterior Analytics quotes arguments which come close to demonstrative form ; but there is no perfect example. In the other treatises there is scarcely a syllogism. There are arguments which might be said to show a degenerate syllogistic form ; and there are arguments which can be brought into perfect syllogistic form without much violence to the text ; but even these cases are rare, as will be clear to anyone who tries to formalize any of Aristotle's arguments. If the *Organon* were lost we should have no reason to suppose that Aristotle had discovered and was mightily proud of the syllogism⁴.

Ensuite, un peu plus loin dans son article, Barnes exprime la même idée quoique de façon plus précise et complète :

First, the most that such a view [the first answer to the Problem] seems able to state is that some of Aristotle's arguments are in syllogistic form : but this is not to the point - if the Problem is to be solved in this way Aristotle's arguments must be shown to be in *demonstrative* form⁵. [...] Secondly, as I have said, the view can only be maintained if Aristotle's arguments are reformulated. But the syllogism is defined in *formal* terms ; that is to say, an argument which is non-syllogistic in form is thereby shown not to be a syllogism and a *fortiori* not a demonstration⁶.

Nous ne retrouvons aucune démonstration dans les traités naturels d'Aristote, comme la *Physique*, car aucun de leurs raisonnements (ou presque) *n'est formalisé*. Qu'est-ce à dire ? Expliquons cet argument en considérant la démonstration au sens le plus fort, qui se fait en première figure, en mode Barbara.

Selon Barnes, un syllogisme chez Aristote, a-t-on vu dans la citation plus haut, « se définit en termes formels », de sorte qu'on peut dire que tout syllogisme est formalisé. Par exemple, un syllogisme en Barbara respecte une forme particulière qu'Aristote représente ainsi : « A appartient à tout B ; or B appartient à tout C ; donc A appartient à tout C⁷ ».

Or, c'est ici que surgit le problème selon Barnes : aucun des raisonnements présents dans les traités naturels d'Aristote n'est parfaitement formalisé selon cette structure. Mais, a-t-on dit, tout syllogisme est nécessairement formalisé. Donc, conclut Barnes,

aucun de ces raisonnements n'est un syllogisme. Et puisque toute démonstration est par définition un syllogisme (c'est son genre logique⁸), il s'ensuit évidemment que nul de ces raisonnements ne peut être une démonstration. Cette argumentation, selon moi, trahit profondément la pensée du Stagirite.

2. *Réponse à l'argument*

L'argument de Barnes, à mon avis, rencontre plusieurs problèmes, à commencer par le fait qu'il témoigne d'une mécompréhension de la nature du syllogisme chez Aristote et, plus généralement, du sujet de la logique. Barnes semble croire en effet qu'un syllogisme, chez Aristote, se reconnaît à son apparence visuelle, à sa représentation sensible, sur papier. Il pense que la forme syllogistique est essentiellement une *ordonnance sensible* des mots. Toutefois, c'est là une erreur, un préjudice envers la doctrine du Stagirite. Cette conception du syllogisme, c'est-à-dire de la « forme syllogistique », est tout sauf aristotélicienne. Voilà ce que cette section veut montrer.

En effet, Barnes paraît ici influencé par la logique symbolique, comme en témoignent déjà l'usage récurrent dans son article de formules symboliques ainsi que la section « commentaires » à sa traduction des *Seconds Analytiques*⁹. Or, cette discipline moderne s'intéresse aux symboles en tant que tels, plutôt qu'aux pensées ou aux concepts qu'ils signifient, et fait ses calculs en manipulant ces symboles. Elle délaisse complètement les pensées qui sont signifiées par les mots. Blanché décrit bien la démarche de la logique symbolique qu'utilise Barnes :

On fera comme l'enfant qui pour ses opérations arithmétiques, oublie non seulement les cailloux et les pommes, mais même les nombres, et se contente d'appliquer aux *chiffres* écrits sur son cahier les règles qu'il a apprises. On aura ainsi remplacé le raisonnement par un calcul *sur des signes*. Ce faisant, on sera passé d'une notion philosophique fort abstraite, celle de *forme* dans son opposition à la matière, à une notion concrète, visuelle, celle de la *forme* au sens géométrique ou, du moins, topologique : des dessins sur une feuille, combinés selon certaines règles, et susceptibles d'être transformés en tels dessins nouveaux selon certaines autres règles. Un

raisonnement ainsi mené est dit *formalisé*¹⁰.

Selon moi, l'article de Barnes contient les traces d'une telle conception de la « forme syllogistique ». Et pareille interférence avec la logique symbolique me semble le conduire à dénaturer le syllogisme aristotélicien. Je ne le dis pas au sens où Barnes affirmerait consciemment que la logique aristotélicienne puisse s'analyser comme une logique symbolique, mais au sens où il aurait acquis certaines habitudes intellectuelles qui, malgré lui, l'écartent d'une juste compréhension d'Aristote. En quoi, exactement, Barnes semble-t-il apporter avec lui un lot de notions symboliques qu'il plaquerait illégitimement sur la logique d'Aristote ?

Barnes ne saisit pas qu'à strictement parler, l'essence du syllogisme, et de façon générale du raisonnement¹¹, c'est d'être *une œuvre rationnelle*, qui existe non pas sur papier, dans les livres, pas plus que dans les mots prononcés oralement, mais bien dans l'intelligence. Et comme n'importe quelle œuvre de la raison chez Aristote, un syllogisme possède des propriétés particulières, telles que d'être *immatériel* et *imperceptible*, contrairement à ce que paraît s'imaginer Barnes.

Au début de son traité *De l'interprétation*, par exemple, Aristote distingue les « mots dans la parole » et dans « l'écriture » des « modifications de l'âme » (les pensées, les œuvres rationnelles) :

Les mots dans la parole ne sont que l'image des modifications de l'âme ; et l'écriture n'est que l'image des mots que la parole exprime. De même que l'écriture n'est pas identique pour tous les hommes, de même les langues ne sont pas non plus semblables. Mais les modifications de l'âme, dont les mots sont les signes immédiats, sont identiques pour tous les hommes, comme les choses, dont ces modifications sont la représentation fidèle, sont aussi les mêmes pour tous¹².

Tout sauf insignifiante, la distinction que ce passage permet d'esquisser – distinction entre le syllogisme au sens propre (dans la pensée) et la représentation sensible de celui-ci (à l'écrit, ou à l'oral) gît au fondement même d'une juste compréhension de la logique aristotélicienne. Aristote fait encore plus explicitement la distinction en ce passage des *Seconds Analytiques*, et l'applique même au sujet de cet article, la démonstration : « Ce qui est nécessairement du

fait de soi-même et qu'on doit nécessairement tenir pour vrai du fait de soi-même, n'est ni une hypothèse ni un postulat. En effet, *la démonstration ne concerne pas le discours extérieur, mais celui qui a lieu dans l'âme, puisque c'est la même chose pour le syllogisme*¹³ ». Aristote le dit : un syllogisme, en son existence même, relève non pas de l'écriture ni de la parole (tous deux étant des discours extérieurs), mais « de l'âme », de l'intelligence. Aussi ne faut-il surtout pas confondre le syllogisme comme tel (dans l'intelligence) avec le « syllogisme extérieur », simple représentation ou support sensible du premier. Ces deux réalités, essentiellement distinctes, sont donc homonymes quand elles reçoivent le même nom « syllogisme¹⁴ ». Et puisque le syllogisme au sens strict, qui existe dans l'intelligence, est imperceptible, caché à l'intérieur de nous-mêmes, donc beaucoup plus difficile à reconnaître, la tentation est grande de préférer la représentation sensible du syllogisme et croire qu'elle constitue le sujet principal de la logique aristotélicienne.

Pour illustrer notre distinction, prenons l'exemple de « démonstration » que propose Barnes lui-même :

[T]he paradigm demonstration is an argument having the form
Barbara LLL. For example :

*Having incisors belongs necessarily to every carnivore ;
carnivore belongs necessarily to every dog.*

Therefore : having incisors belongs necessarily to every dog.

This demonstration might be a member of the set which comprises
the demonstrative science of animal biology.

Le cas peut se reformuler ainsi, de façon attributive :

Tout carnivore possède (nécessairement) des incisives ;

Or tout chien est (nécessairement) carnivore ;

Donc tout chien possède (nécessairement) des incisives.

Qu'on regarde l'une ou l'autre de ces formulations, une chose est sûre : aucune des deux ne *sont* des syllogismes, pas même des raisonnements. C'en sont simplement des représentations sensibles, des images. Même « Tout B est A, tout C est B, donc tout C est A » n'a pas, à strictement parler, une forme syllogistique en Barbara. Il s'agit simplement d'une *représentation sensible* de cette forme qui existe dans la raison.

Il en va un peu comme de la musique de Mozart : les partitions de Mozart qu'on utilise aujourd'hui, sur papier, *ne sont pas* la musique de Mozart, mais des représentations sensibles, visuelles, de celle-ci. Tel « fa » inscrit sur cette partition *n'est pas* un fa (ce n'est pas un son), mais l'image qui nous fait penser à ce son. Nous pouvons certes l'appeler « fa », mais par homonymie. Or, de même, les traités d'Aristote que nous étudions sont les représentations sensibles de sa pensée. Donc, ils *ne sont pas* sa pensée. Toutefois, si distinguer la musique de Mozart de sa représentation est d'une facilité extrême, puisque toutes deux correspondent à des expériences sensibles bien différentes et bien connues (mon oreille *entend* la musique, mon œil *voit* la partition), ce ne l'est plus lorsqu'il s'agit de distinguer le syllogisme de sa représentation. En effet, comme je l'ai signalé précédemment, le syllogisme n'est pas perceptible, il se cache à l'intérieur de nous-mêmes, en notre intelligence. En reconnaître l'existence devient donc d'autant plus difficile, et en nier l'existence, d'autant plus facile.

Voilà pourquoi Socrate, dans le *Phèdre* de Platon, a jugé les discours écrits si terribles pour la philosophie et pour le savoir en général :

Socrate : Par conséquent, celui qui se figure avoir laissé derrière lui, en des *caractères écrits, les règles d'un art et celui qui, de son côté, recueille ces règles, en croyant que, de caractères d'écriture, sortira du certain et du solide, ces gens-là sont tout remplis de naïveté et méconnaissent à coup sûr l'oracle d'Ammon, comme tout un chacun qui croit que les discours écrits sont quelque chose de plus qu'un moyen de rappeler, à celui qui les connaît déjà, les choses traitées dans cet écrit. [...]*

Socrate : Eh bien ! Prenons un autre discours [que l'écriture], frère du précédent et de naissance légitime, et considérons notamment de quelle façon il est engendré et à quel point, en grandissant, il surpasse l'autre en qualité et en puissance. Phèdre : De quel discours veux-tu parler et comment est-il engendré ? Socrate : Celui qui, transmettant un savoir, s'écrit dans l'âme de l'homme qui apprend, celui qui est capable de se défendre tout seul, celui qui sait devant qui il faut parler et devant qui il faut se taire. Phèdre : Tu veux parler du discours de celui

qui sait, discours vivant doté d'une âme, ce discours, dont, en toute justice, on pourrait dire que le discours écrit est en quelque sorte une image¹⁶.

Socrate le note bien : les discours écrits ne témoignent nullement, par eux-mêmes, de la vérité ou du degré plus ou moins grand de certitude ou d'universalité ou d'évidence qui doit se rattacher aux idées, dont l'auteur a voulu laisser quelques traces à l'écrit.

Il m'apparaît donc incohérent de vouloir résoudre définitivement, comme le fait Barnes, des questions d'ordre logique ou intellectuel en se fiant à ce qui est écrit comme tel dans les livres d'Aristote¹⁷.

Et de fait, nous pouvons aisément constater une erreur qui résulte de la conception de Barnes. Celui-ci conviendrait sans nul doute que le raisonnement « les êtres humains sont capables d'avoir des connaissances universelles puisque la pensée est abstraite » n'est pas formalisé - et donc n'est pas un syllogisme - puisqu'il n'est pas écrit d'après la forme exigée par le syllogisme en Barbara (tout B est A, or tout C est B, donc tout C est A). D'abord, en effet, *nous ne voyons pas* les quantificateurs. Par exemple, l'article « les », dans le sujet « les êtres humains », est indéterminé : doit-on prendre l'énoncé universellement ou particulièrement, utiliser « tout » ou « certain » ? Ensuite nous ne voyons pas non plus la prémisse majeure : la partie formelle « tout B est A » manque. Et nous n'y voyons pas uniquement trois termes (A, B et C), tel que l'exige un syllogisme valide, mais quatre : « humain », « capable d'avoir des connaissances universelles », « pensée » et, finalement, « abstraite ».

Pour parler d'un syllogisme proprement dit, nous suggère Barnes, il faudrait avoir un tout autre raisonnement, qui échappe aux écueils du premier :

Tout ce qui est capable d'abstraction est capable de connaissances universelles ; Or tout être humain est capable d'abstraction ; Donc tout être humain est capable de connaissances universelles.

Certes, la formulation a gagné en clarté. Néanmoins, toujours est-il que ce n'est pas du tout au niveau de l'écriture que se détermine la nature syllogistique ou démonstrative de quoi que ce soit. C'est plutôt dans l'intelligence que cela s'effectue, car c'est elle qui sait ce qu'elle voulait dire, qui *sait* comment interpréter ces énoncés écrits

selon leur vérité. Du point de vue de l'intelligence qui sait - de « celui qui [...] connaît déjà¹⁸ », disait Socrate -, les deux « raisonnements » (au sens de représentations sensibles) que je viens de présenter ne diffèrent pas, ils renvoient à la même œuvre rationnelle (ce que Barnes n'admettrait pas¹⁹). Puisque cette intelligence saisit les pensées évoquées dans le premier raisonnement et leur relation de prédicabilité, elle sait si l'attribution se fait universellement ou particulièrement, quelle est la prémisse majeure sous-entendue (sans laquelle il est d'ailleurs impossible d'obtenir la conclusion²⁰), en quoi il s'y trouve bel et bien - malgré les apparences - trois termes et non pas quatre, etc. Bien sûr, certaines formulations d'un argument sont plus confuses que d'autres, et ramener celui-ci à la structure des *Analytiques* aide souvent à mieux le comprendre, à mieux l'interpréter. Bien choisir ses mots, bien formuler ses phrases, fait mieux penser, mais la pensée ne s'identifie pas aux mots. Il en va comme des synonymes : « couard » et « lâche » désignent le même concept, mais le second des deux mots peut l'évoquer plus aisément, facilement. Semblablement en est-il de nos deux formulations du même raisonnement.

Par conséquent, que faut-il retirer de toutes ces réflexions concernant la thèse de Barnes ? Il faut bien comprendre qu'en réalité, absolument *rien* de ce que l'on retrouve dans les écrits d'Aristote et qu'on nomme (de façon homonyme) « raisonnement », « syllogisme », « démonstration », etc., n'en sont à strictement parler²¹. Ce sont de pauvres représentations sensibles, loin de pouvoir témoigner clairement, par elles-mêmes, de la nature exacte des connaissances qui habitaient l'âme d'Aristote au moment de les écrire. Déterminer la présence ou l'absence de démonstrations dans la *Physique* requiert l'activité d'une intelligence savante, seule capable d'interpréter correctement ces signes sensibles, ces mots²². La différence entre les discours écrits et les connaissances dont ceux-ci sont les images n'est pas mince, elle est abyssale, comme l'enseigne fort justement Socrate dans le *Phèdre*.

Conclusion

Nous avons vu que Barnes avait tendance à regarder le syllogisme aristotélicien avec les yeux de la logique symbolique : il considère que la forme syllogistique est essentiellement une façon d'écrire des raisonnements, d'ordonner des mots à l'écrit (ou à l'oral). Toutefois, nous avons eu l'occasion de mesurer l'inexactitude de pareille conception, en constatant qu'Aristote distinguait bien le syllogisme en lui-même et ce qui en est l'image, la représentation. Nous avons alors pu apprécier le fait que l'argumentation de Barnes ne prouve pas l'absence de syllogismes, et donc éventuellement de démonstrations, dans *la pensée* d'Aristote.

Certes, il resterait beaucoup à dire pour manifester le lien entre la doctrine des *Seconds Analytiques* et la méthode d'Aristote dans ses traités. Mon article n'est bien sûr qu'une mince contribution à ce débat. La courte objection que j'ai voulu faire à Barnes ne me paraît toutefois pas inutile, loin de là. En effet, qui se trompe sur le principe fait ensuite une infinité d'erreurs, comme le note Aristote dans son traité *Du Ciel*³. Or, confondre le raisonnement et les mots qui l'énoncent, la pensée et les signes sensibles, c'est s'empêtrer dès le début de ses recherches. Cette erreur, déjà dénoncée par Platon dans le *Phèdre*, comme nous l'avons noté, est répandue. Et elle se trouve sans doute renforcée aujourd'hui par la tendance à plaquer sur la logique d'Aristote, sur son *Organon*, la logique symbolique, celle que pratiquent plusieurs commentateurs d'Aristote aujourd'hui.

-
1. Jonathan Barnes, « Aristotle's Theory of Demonstration », dans *Phronesis*, vol. 14, n° 2 (1969), p. 123-152.
 2. *Ibid.*, p. 124-125.
 3. « It is plain that the same reply can be given to this proposal [the second one] as was given to the first[.] » (*Ibid.*, p. 126).
 4. *Ibid.*, p. 124 (je souligne).
 5. Étrange façon de s'exprimer, considérant que la « forme » d'une démonstration est parfaitement identique et réductible à la forme du syllogisme en général (Aristote, *Premiers Analytiques*, trad. J. Tricot, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2007, I, 1, 24b26-29, p. 20). Ce qui fait qu'un syllogisme sera démonstratif ou non relève bien au

contraire de *sa matière* (ce de quoi il est composé, le type de prémisses qui entrent dans sa composition). S'il procède de « choses vraies, premières, immédiates, plus connues que la conclusion, antérieures à elle et causes de la conclusion » (Aristote, *Seconds Analytiques*, trad. P. Pellegrin, Paris, Flammarion, 2005, I, 2, 71b20-24, p. 67-69), alors il est démonstratif. S'il procède plutôt de choses vraisemblables et reconnues, il sera dialectique (Aristote, *Premiers Analytiques*, *op. cit.*, I, 1, 24a21-24b13, p. 17-18). L'étrange affirmation de Barnes est déjà le signe de sa mécompréhension de la forme syllogistique, comme je l'expliquerai plus loin.

6. Jonathan Barnes, *loc. cit.*, p. 125-126 (je souligne). Quelques lignes plus bas, Barnes renverse la deuxième thèse par ces simples lignes : « It is plain that the same reply can be given to this proposal as was given to the first : Aristotle gives a formal and precise account of demonstration in the Posterior Analytics and it is demonstration as there defined which is to be the tool of science. Even the degenerate demonstrations which the Analytics sometimes condones cannot serve to support this view, since the requirement of syllogistic form is never relaxed. » (*Ibid.*, p. 126).
7. L'expression « appartenir à » ne signifie rien d'autre qu'une simple relation d'attribution, de prédication. Un syllogisme en Barbara pourrait donc tout aussi bien se présenter ainsi : « Tout B est A ; or tout C est B ; donc tout C est A ». Aristote lui-même dit que les deux expressions sont équivalentes : « Dire qu'un terme est contenu dans la totalité d'un autre terme, ou dire qu'un terme est attribué à un autre terme pris universellement, c'est la même chose. » (Aristote, *Premiers Analytiques*, *op. cit.*, I, 1, 24b26-29, p. 20).
8. *Ibid.*, I, 4, 25b26-30, p. 27.
9. Aristote, *Posterior Analytics*, trad. J. Barnes, Oxford, Clarendon Press, 1994, p. 81-271.
10. Robert Blanché, *Introduction à la logique contemporaine*, Paris, A. Colin, 1968, p. 18.
11. L'induction et l'exemple (ou raisonnement analogique) sont aussi des « raisonnements ». Il est à noter, de plus, qu'une définition et un énoncé sont aussi des œuvres rationnelles pour Aristote, il n'y a pas seulement le raisonnement qui en est une. Et ces trois opérations - définir, énoncer et raisonner - sont étudiées en logique, dans l'*Organon*.
12. Aristote, « *De l'interprétation* », Remacle [En ligne], <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/hermeneia.htm>, 1, 16a2-3 (Page consultée le 17 octobre 2019)

13. Aristote, *Seconds Analytiques*, *op. cit.*, I, 10, 76 b 23-25, p. 115-117 (je souligne).
14. Aristote débute son traité des *Catégories* avec un exemple similaire d'homonymie, où il distingue l'animal réel et la représentation de l'animal : « On dit *homonyme* ce dont le nom seul est commun, tandis que la définition de l'essence signifiée par ce nom est différente. Par exemple, l'animal, c'est à la fois l'homme et son image peinte. Or, ces êtres ont effectivement le nom seul en commun et la définition de l'essence signifiée par ce nom diffère. Si, en effet, on fait connaître ce qu'est l'essence d'animal pour chacun d'eux, on donnera de chacun une définition propre. » (*Id.*, *Attributions (Catégories)*, trad. Y. Pelletier, Paris, Belles lettres, 1983, I, 1a1-6, p. 23).
15. Jonathan Barnes, *loc. cit.*, p. 124. À noter, d'ailleurs, que son exemple ne fonctionne même pas, car les prémisses ne sont pas « appropriées » à la conclusion. Or « être approprié à la conclusion » (le fait de s'appliquer à rien d'autre qu'au sujet de la conclusion) est l'une des propriétés que doivent revêtir les prémisses d'une démonstration (Aristote, *Seconds Analytiques*, *op. cit.*, I, 2, 71b20-25, p. 67-69 ; I, 9, p. 109-111). Dans l'exemple que propose Barnes, les prémisses ne sont pas appropriées puisque ce ne sont pas seulement les chiens qui ont des incisives ni qui sont carnivores.
16. Platon, « Phèdre », dans *Œuvres complètes*, trad. L. Brisson, Paris, Flammarion, 2011, 275C-276A, p. 1293 (je souligne).
17. Voici d'autres passages de l'article de Barnes qui manifestent une tendance excessive à considérer l'écriture comme le véritable fond de l'affaire : « There are arguments which might be said to show a degenerate syllogistic form ; and there are arguments which can be brought into perfect syllogistic form without much violence to the text ; but even these cases are rare, as will be clear to anyone who tries to formalize any of Aristotle's arguments. » (Jonathan Barnes, *op. cit.*, p. 124 (je souligne)). Le véritable danger ne consiste pas à faire violence au texte, à ce qui est écrit - de l'encre noir sur du papier blanc -, mais aux idées, aux pensées, aux connaissances sous-jacentes. De même : « Those who pretend to find examples of genuine demonstration throughout Aristotle cannot pretend that *his text as it stands contains any such arguments, and so they must base their claims on reformulations of Aristotle's actual words.* Thus the Greek commentators regularly paraphrase Aristotle's text in such a way as to impose syllogistic form on its arguments. » (*Ibid.*, p. 125, je souligne). Cette toute dernière phrase est

- particulièrement claire et révélatrice : comme si la forme syllogistique résidait *essentiellement en une ordonnance sensible des mots écrits !*
18. Platon, *op. cit.*, 275C-276A, p. 1293.
 19. Dans son article, Barnes dénonce en effet ceux qui ne s'en tiennent pas aux formulations exactes d'Aristote et imposent une forme syllogistique là où, selon lui, il n'y en a pas réellement : « Those who pretend to find examples of genuine demonstration throughout Aristotle cannot pretend that his text as it stands contains any such arguments, and so they must base their claims on reformulations of Aristotle's actual words. Thus the Greek commentators regularly paraphrase Aristotle's text in such a way as to impose syllogistic form on its arguments. » (Jonathan Barnes, *op. cit.*, p. 125).
 20. Aristote, *Seconds Analytiques*, *op. cit.*, I, 1, 71a18-22, p. 63.
 21. En un sens, donc, Barnes a raison de dire qu'il n'y a pas le moindre syllogisme, ni la moindre démonstration, dans les textes d'Aristote, mais en un autre sens, il a tort. Il a raison en ce sens que ces textes peuvent seulement contenir des *représentations* de syllogisme ou de démonstration, de la même façon qu'une partition de musique peut seulement contenir des représentations de notes musicales, jamais des notes comme telles (des sons). Mais il a tort en ce sens que - et c'est cela qui importe véritablement - les textes d'Aristote contiennent bel et bien des représentations de ce qui était, dans l'intelligence d'Aristote au moment de les écrire, des *syllogismes*, et donc peut-être aussi des démonstrations.
 22. Sur l'extrême difficulté de saisir le sujet de la logique et sur la tentation moderne à vouloir se rabattre sur les symboles, voir l'article de Duane Berquist, « Impediments to Traditional Logic », dans *Laval Théologique et Philosophique*, vol. 24, n° 2 (1968), notamment p. 190-191 (je souligne) : « All of the elements of the proper method of a science are dictated by the subject of that science and the relation of our mind to that subject. If that famous answer is correct which states that the subject of logic is second intentions, then there would seem to be dictated a certain term to which the judgments of logic must resolve. Since second intentions are relations which reason finds in things understood in the very state of being understood, the term of resolution in *logic cannot be sense as in natural science, nor imagination as in mathematics, but only the reason or intellect itself*. This is also shown by the relation of our reason to that subject. Our reason is able to consider this subject due to its (reason's) ability to reflect upon itself. »

Une confusion sur le syllogisme aristotélicien chez Jonathan Barnes

23. Aristote, *Traité du ciel*, trad. C. Dalimier et P. Pellegrin, Paris, Flammarion, 2004, I, 5, 271b6-9, p. 95.